

# Le Chat Murr 98

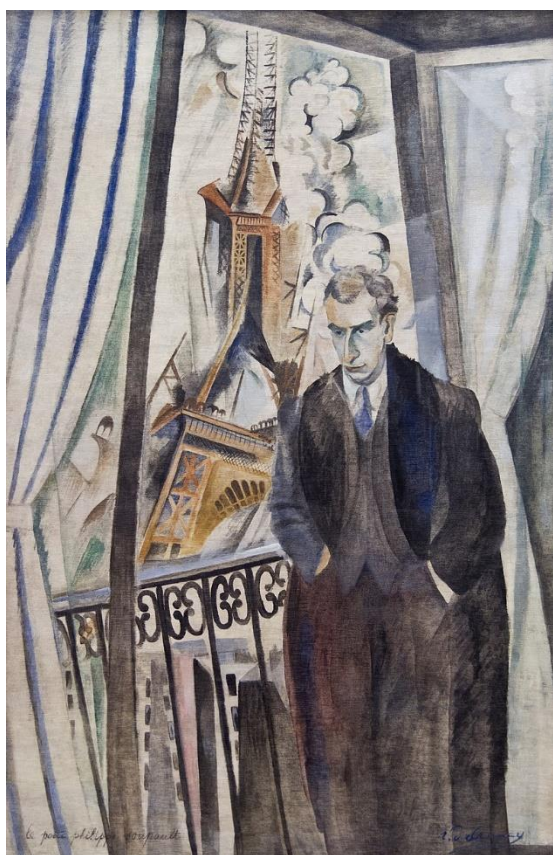
Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

## LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

OCTOBRE 2024 ISSN 2431-1979

## LECTURES INSOLITES & AUTRES



Portrait de Philippe Soupault par Robert Delaunay  
Musée national d'art moderne (Paris)

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE EN 1924

### Philippe Soupault et Thierry Sandre

J'ai découvert Philippe Soupault (1897-1990) en classe de seconde, et comme pour Rimbaud, la séduction fut immédiate, foudroyante :

Dans le ciel fument de grands vaisseaux  
et sur terre il y a ce soir un homme qui écrit  
près d'une bougie  
avec un stylographe Watermann...

Et puis l'auteur des *Dernières Nuits de Paris* s'est sagement assoupi dans ma bibliothèque jusqu'à ce jour de septembre dernier au cours duquel je mis la main sur un exemplaire de l'édition originale d'un roman publié en 1924 *Les Frères Durandea* gratifié d'UNE voix par le jury du prix Goncourt 1924. Et qui fut l'heureux élu ? Thierry Sandre (1890-1950) pour trois livres, *Le Chèvrefeuille*, un roman, *Le Purgatoire*, un essai, et *Le Chapitre treize d'Athénée*.

LIRE PAGE 2

## Si vous aimez Paris

Promenade dans les rues du 18<sup>e</sup> avec Thomas Clerc

LIRE PAGES 3-4

## Les japonaiseries de Félicien Champsaur

LIRE PAGE 4

## Philippe Soupault et Thierry Sandre

Voilà en ce qui concerne le dernier ouvrage que je viens de citer un bien curieux titre. Il s'agit en fait d'une traduction de l'un des livres des *Deipnosophistes* (comprenez le *Banquet des Sophistes*) d'Athénée de Naucratis, un texte qui date du début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ce travail lui aurait coûté de « durs efforts ». Je ne le contredirai pas, et on veut bien le croire aussi quand il se reconnaît « le premier à ramener dans des limites humaines, ou raisonnables, un livre qui a pu égarer les bonnes volontés, alors qu'il ne doit égarer personne<sup>1</sup> ». D'autres depuis se sont attelés à la tâche comme A.-M. Desrousseaux qui a magnifiquement répondu à la question « Qu'est-ce qui crée le besoin de consulter Athénée ? » par ces mots : « Des âges, des buts, des habitudes d'esprit aussi variés au moins que le méli-mélo des auteurs assemblés, comme les convives de l'original qui les cite, autour d'une même table pour parler eaux, vins, viandes, légumes, poissons, dessert, musique et doctrines culinaires ou philosophiques – celles-ci prônées, calomniées, persécutées, interdites, n'importe !<sup>2</sup> » Les membres du jury du prix Goncourt 1924 l'avaient bien compris, mais les lecteurs ? J'en suis beaucoup moins certain. Notez bien que la conversation dans ce fameux *Chapitre treize d'Athénée* porte principalement sur les femmes et l'amour : « Ces propos épuisés, les philosophes présents jugèrent bon de parler eux aussi d'amour et de beauté. Et les propos pleins de philosophie qu'ils tinrent, furent innombrables.<sup>3</sup> »

Thierry Sandre n'était pas à son ballon d'essai comme helléniste distingué, puisqu'il avait précédemment publié une traduction de la légende de Héro et Léandre que raconte le poète grec Musée. Pierre Orsini ne manque pas de la mentionner dans son édition publiée en 1968 dans la célèbre collection des universités de France.<sup>4</sup> Il s'attaquera plus tard aux épigrammes du philosophe cynique Méléagre. C'est, je pense, surtout son roman, *Le Chèvrefeuille*, qui a marqué les membres du jury du prix Goncourt 1924. Le titre lui a été inspiré par le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France que je cite ici dans une traduction moderne : « Pour eux deux [Tristan et Yseut], il en allait ainsi que du chèvrefeuille qui s'enroule autour du coudrier : une fois qu'il s'y est enlacé et attaché, qu'il a grimpé tout autour du tronc, ils peuvent vivre longtemps ensemble, mais si l'on veut ensuite les séparer, le coudrier ne tarde pas à mourir et le chèvrefeuille aussi.<sup>5</sup> » C'est après avoir ouvert un livre au hasard et lu ces vers que, le soir du 11 novembre 1923, le narrateur du roman de Thierry Sandre se pose la question en pensant à son ami Maurice, mort à la guerre, et à sa femme Marthe : « La vieille chanson d'amour qui me jetait au nez son parfum tout frais, comment ne m'eût-elle pas arrêté ? » Ce qu'il va vivre n'est pas ordinaire, car Maurice qu'il croyait mort frappera bientôt à sa porte. Il n'y aura pas d'autre sortie de « l'impossible situation que le retour impossible de Maurice créait » que celle de Maurice qui ne reverra jamais Marthe. Finalement, il en aura été de lui et d'elle, comme le dit joliment la poétesse, « tout ainsi que du chèvrefeuille ».

Avez-vous lu l'*Histoire d'un Blanc* de Philippe Soupault ? Il ne cache pas dans ce livre publié en 1927 son mépris pour la bourgeoisie au milieu de laquelle il dit « [avoir] eu le malheur de naître » : « Cette bourgeoisie prétend s'appuyer sur deux principes : la religion et les bonnes mœurs. En réalité, elle ne respecte véritablement que l'argent. » Et de ce point de vue un roman comme *Les Frères Durand* peut passer pour un règlement de comptes familial :

Ils sont frères : ils sont faits de la même chair, le même sang coule dans leurs veines. Vous ne sauriez pas les reconnaître puisqu'ils sont le même, trinité. Et les voilà différents, éloignés les uns des autres, trois hommes, trois ennemis, trois frères. Louis, l'aîné, continue son chemin. Peut-être un jour sera-t-il ministre, président de la République, ambassadeur ? L'autre, Émile, chasse son désir devant lui. Il court essoufflé et il le rejoint. Bientôt il sera riche ! Il achètera son plaisir avec la même frénésie tandis

que son frère Pierre nourrira son inquiétude et isolera peut-être son âme. Il pense à son âme, toujours à elle, comme s'il allait enfin la voir et la toucher. La vieillesse s'approche d'eux. C'est à peine s'ils entendent son pas léger et régulier. Comme des enfants, ils s'attristent peut-être d'un cheveu blanc, d'un rhumatisme. Ils ne sauront sans doute jamais que la mort est à leur chevet.<sup>7</sup>

Philippe Soupault aurait été soulagé ne pas avoir obtenu le prix Goncourt. Et on le comprend car le ton de son roman n'était pas franchement... surréaliste. Le fait de concourir ne l'était pas plus, et il a échappé de peu à la sanction. L'auteur (en collaboration avec André Breton) des *Champs magnétiques* (1921) prendra peu à peu ses distances avec le mouvement surréaliste.

📖 1. Thierry Sandre, *Le Chapitre treize d'Athénée*, Librairie Edgar Malfère (Amiens), 1924, p. 16. 2. Athénée, *Les Deipnosophistes*, livres I et II, texte établi et traduit par A.-M. Desrousseaux, Les Belles Lettres, 2021 [1956], p. LX. 3. Thierry Sandre, *op. cit.*, p. 43. 4. Musée, *Héro et Léandre*, texte établi et traduit par Pierre Orsini, Les Belles Lettres, 2003 [1968]. 5. Marie de France, *Le Lai du Chèvrefeuille, Tristan et Yseut*, Christiane Marchello-Nizia, Bibliothèque de la Pléiade, 1995, p. 214-215. 6. Philippe Soupault, *Histoire d'un Blanc*, L'Imaginaire/Gallimard, 2003, p. 11. 7. Philippe Soupault, *Les Frères Durandea*, Bernard Grasset, 1924, p. 206-207.

# Si vous aimez Paris

## Promenade dans les rues du 18<sup>e</sup> avec Thomas Clerc

J'aime flâner dans Paris à la manière de Léon-Paul Fargue (*Le piéton de Paris*, 1932) ou de Francis Carco (*Envoûtement de Paris*, 1938). Ou encore d'Alphonse Daudet qui dans *La Belle-Nivernaise* (1886) entraîne le lecteur dans une rue aujourd'hui disparue (enfin, pas exactement, puisqu'elle constitue une portion de l'actuelle rue des Archives) qui devait son nom à un hôpital fondé en 1534 par François I<sup>er</sup> pour accueillir de petits orphelins parisiens que l'on habillait en rouge :

La rue des Enfants-Rouges, au quartier du Temple.

Une rue étroite comme un égout, des ruisseaux stagnants, des flaques de boue noire, des odeurs de moisi et d'eau sale sortant des allées béantes.

De chaque côté, des maisons très hautes, avec des fenêtres de casernes, des vitres troubles, sans rideaux, des maisons de journaliers, d'ouvriers en chambre, des hôtels de maçons et des garnis à la nuit.

Au rez-de-chaussée, des boutiques. Beaucoup de charcutiers, de marchands de marrons ; des boulangeries de gros pain, une boucherie de viandes violettes et jaunes.

Pas d'équipages dans la rue, de falbalas, ni de flâneurs sur les trottoirs, - mais des marchands de quatre saisons criant le rebut des Halles, et une bousculade d'ouvriers sortant des fabriques, la blouse roulée sous le bras.

C'est le huit du mois, jour où les pauvres payent leur terme, où les propriétaires, las d'attendre, mettent la misère à la porte.

C'est le jour où l'on voit passer dans des carrioles des déménagements de lits de fer et de tables boiteuses, entassés les pieds en l'air, avec les matelas éventrés et la batterie de cuisine.

Et pas même une botte de paille pour emballer tous ces pauvres meubles estropiés, douloureux, las de dégringoler les escaliers crasseux et de rouler des greniers aux caves !

La nuit tombe.

Un à un les becs de gaz s'allument, reflétés dans les ruisseaux et dans les devantures de boutiques.

Le brouillard est froid.

Les passants se hâtent.<sup>1</sup>

Images sombres d'un Paris qui n'est plus. Il y a des coins qui aujourd'hui ne sont pas beaucoup plus plaisants que la rue des Enfants-Rouges au temps d'Alphonse Daudet, et même

beaucoup moins. Promenons-nous dans le dix-huitième arrondissement avec à la main (ou dans la poche) l'épatant *Paris, musée du XXI<sup>e</sup> siècle* de Thomas Clerc.<sup>2</sup> Il nous laisse le choix entre la porte de Clignancourt, « l'un des endroits les plus désagréables de Paris », et le boulevard de la Chapelle, « l'un des plus magnifiques sordides boulevards de Paris, qui promène son aristocratie populaire avec la morgue de celui qui n'a pas encore été complètement vaincu...euh...réhabilité ». Thomas Clerc connaît le dix-huitième arrondissement (et aussi le dixième) comme sa poche. Je vous conseille de le prendre pour guide si vous vous promenez du côté de la Chapelle, son quartier, de la Goutte-d'Or ou de Montmartre. Personnellement je ne m'y aventurerai plus sans le consulter. Ainsi suis-je prévenu si je me hasarde boulevard de Rochechouart qu'au 58, « la palme du plus immonde fast-food sera décernée sans le moindre doute à *Va te faire food*, sombre échoppe au store déchiré, où d'effrayantes pizzas ressemblant à du dégueulis sont présentées sans aucune honte ». De même, au pied de la Butte, du côté la poétique rue Ronsard, « quelques cafés à touristes salissent les yeux, malgré *le Ronsard* et son laurier-fraise, apéritif du XVI<sup>e</sup> siècle » ! Je vous en ai assez dit. J'espère vous avoir convaincu de lire les 600 et quelques pages de cet indispensable *Paris, musée du XXI<sup>e</sup> siècle*. Si, bien entendu, vous aimez Paris.

📖 1. Alphonse Daudet, *La Belle-Nivernaise*, Librairie de France, 1930, p. 1-2. 2. Thomas Clerc, *Paris, musée du XXI<sup>e</sup> siècle*, Les Éditions de Minuit, 2024.

## Les japonaiseries de Félicien Champsaur

Le nom de Félicien Champsaur (1858-1934) n'a longtemps été pour moi que celui de cet auteur que Paul Verlaine « invective » entre deux poèmes adressés respectivement à Ernest Delahaye et Catulle Mendès : « Vos vers d'âpre ironie et l'amère faconde / De cette prose où sous l'allure franche et ronde / Si souvent un sarcasme exquis nous a ravis.

J'aurais pu en rester là, mais son portrait par Paul Saïn exposé au musée Carnavalet me donna une deuxième chance pour faire connaissance avec l'auteur de *Poupée japonaise* dont je finis par dégoter, cherchant de lui quelque ouvrage, une édition de 1916 abondamment illustrée par Raphael Kirchner (1875-1917) et Fabio Lorenzi (1880-1964). Ainsi me laissai-je ravir par les japonaiseries de Félicien Champsaur. La prose est exquise, mais chut ! il est temps de vous présenter Sameyama, l'héroïne de ce livre qui nous conduit dans le Japon d'autrefois : « Ses yeux s'écarquillaient, fendus en amandes et relevés aux tempes comme avides de lumière. Paresseusement, elle se lève, jette un regard au dehors et ramène à demi le store, où se déroule un carrousel de papillons, aux ailes bleues, vertes, rouges, lilas et roses, orangées, rondes ou dentelées, aux corps grêles et aux longues antennes. Elle aide sa mère à fleurir la maison, agence, avec un sens exquis de la couleur et de la forme, des bouquets bizarres, variés et frais,

dans les vases de jade vert et de bronze incrustés d'argent. »

Désuet, mais charmant !



Portrait de Félicien Champsaur  
Paul Saïn (1853-1908) – Musée Carnavalet

📖 La citation de Félicien Champsaur est extraite de son roman *Poupée japonaise* (p. 48) édité en 1916 par la Librairie Charpentier et Fasquelle.